

Chères auditrices, chers auditeurs, Que Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ vous accordent la grâce et la paix ! Merci pour votre fidélité à l'écoute de FMévangile66. Je suis reconnaissant à tous ceux, et celles, qui après nous avoir entendus, nous disent que l'émission leur a fait du bien. Et quelquefois, le sujet abordé répondait à une question en suspens. Que le seigneur soit béni pour cela.

Quand nous regardons autour de nous, nous voyons de grandes souffrances. Et les images dont nous abreuvent les télévisions mettent le focus sur des situations tragiques, il faudrait dire « inhumaines », car provoquées par la cruauté des hommes. Sans omettre les victimes de catastrophes naturelles, qui, nous le constatons, se multiplient avec le dérèglement climatique. Peut-être, bien-aimé, toi qui écoutes en ce moment, tu es concerné directement, car ton quotidien est fait de larmes et de gémissements. Nous avons une parole de réconfort pour toi, que tu sois croyant ou non.

Ce jour, nous parlerons de larmes, de souffrances, mais aussi, de consolation. Et, s'il existe des outils pour évaluer la température, tel le thermomètre, ou le tensiomètre pour la pression du sang dans les artères, etcétera, il n'y a aucun outil pour mesurer la souffrance que nous subissons et endurons. Au-delà d'un certain seuil, nous ne pouvons plus tenir. D'où un grand désespoir. Et parfois des actes désespérés. On nous a fait le reproche d'évoquer ces choses, en nous disant que nous devrions être plus gais dans nos propos. Soit ! Parler de consolation, c'est d'abord parler de drames, de souffrances, d'injustices, et des larmes qu'ils génèrent. Mais, ensuite, c'est évoquer le réconfort, la compassion, l'amour du prochain. Heureusement, ici et là, des hommes et des femmes de bonne volonté tendent une main secourable aux blessés du chemin, apportant comme un rayon de soleil dans le quotidien des affligés mentionnés. Mais, hélas, de plus en plus, l'indifférence répond à ces situations de détresse. Est-ce par pur égoïsme ? Ou bien, le refus de regarder ces situations, et toutes ces larmes, le refus vient-il de la peur d'être atteint à son tour et entraîné dans cette voie, que l'on ne devrait même pas souhaiter à son pire ennemi ?

Quelqu'un a dit : je cite : « *une visite, cela fait toujours plaisir. Si ce n'est pas en arrivant, c'est en partant !* » Que signifie une telle parole ? Tout simplement que certains ne sont que des consolateurs fâcheux. Au lieu de vous apporter du réconfort, ils vous accablent. Alors que vous êtes épuisé au fond du lit de l'hôpital, eux sont guillerets et bavards. Mais ils sont intarissables sur leurs petites douleurs. C'est interminable. Et quand ils repartent, vous êtes épuisés.

Bien-aimés, le besoin de consolation est grand. Aussi grand que la souffrance à laquelle ce besoin est confronté. Régulièrement nous apprenons des drames frappant, ici et là, des familles touchées par des faits divers tragiques.

Une famille est décimée dans un accident de la route ou une catastrophe aérienne. Parfois, c'est un acte de violence aveugle ou un attentat terroriste qui sème la mort. Certains avis de décès sont libellés en ces termes, je cite : « *Untel, ravi à l'affection des siens dans la force de l'âge, par une maladie fulgurante...* » Etc. Confrontés à de tels événements qui provoquent tant de grandes souffrances, nous sommes bouleversés. **Que dire à ceux qui sont ainsi affligés ?** L'apôtre Paul nous donne cette piste, je cite : « *pleurez avec ceux qui pleurent.* » Lettre aux Rom. 12/15. Compatir, c'est souffrir avec. Un peu comme être solidaires de la douleur qui serre le cœur et qui pose une chape de tristesse sur mon prochain.

Le livre de Job nous présente une situation tragique à l'extrême. Dans un premier temps, Job perd tous ses biens. Ses troupeaux sont décimés par des pillards ou la foudre, ses serviteurs sont tués, à l'exception d'un seul à chaque drame. Celui-ci vient annoncer à Job la mauvaise nouvelle. Et tel un roulement de tambour, l'Écriture nous dit : je cite : « *Il n'a pas fini de parler qu'un autre arrive avec une autre mauvaise nouvelle* ». Et le quatrième messenger apporte une intensité supplémentaire à la douleur déjà extrême de Job. Outre ses troupeaux et les serviteurs qui s'en occupaient, Job apprend qu'il est privé de tous ses enfants réunis dans la maison de l'aîné. Un ouragan a heurté violemment le bâtiment qui s'est écroulé, provoquant la mort de tous les occupants, à l'exception du serviteur, porteur de la terrible nouvelle. Quel choc ! Lorsqu'un homme ou une femme perd son conjoint, on parle de veuf ou de veuve. Lorsqu'un enfant perd ses parents, on parle d'orphelin ou d'orpheline. Mais lorsque des parents perdent un ou plusieurs enfants, il n'y a pas de mot pour traduire la situation. C'est dire si la souffrance est extrême, et anormale. **Job** accuse le coup, prend le deuil et prononce des paroles inhabituelles, qui nous sidèrent. Je cite : « *C'est nu que je suis sorti du ventre de ma mère, et c'est nu que je repartirai. L'Éternel a donné et l'Éternel a repris. Que le nom de l'Éternel soit béni!* » Et l'Écriture précise : « *Dans tout cela, Job ne pécha pas, il n'attribua rien d'inapproprié à Dieu* ». D'autres versions disent, je cite : « *Rien d'inconvenant, ou rien d'injuste.* »

Mais cela ne s'arrête pas là. Quelque temps plus tard, Job est atteint par un ulcère purulent, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne. Alors il s'assoit au milieu du tas des cendres et ramasse un débris de poterie pour se gratter. Sa femme lui dit : « *Tu persistes à rester irréprochable. Mais tu ferais mieux de maudire Dieu et d'en mourir !* » — Certains prédicateurs, voulant souligner la profondeur des souffrances de Job, reprennent les propos de sa femme et déclarent : je les cite : « *Pauvre Job, et en plus, il n'a pas eu le soutien de sa femme ; au contraire, elle l'a poussé à la révolte contre Dieu.* » Permettez-moi de condamner de tels propos. Car la femme de Job, comme son mari, n'a-t-elle pas été privée de tous ses enfants ? Qui dira qu'une mère n'est pas affectée grandement. Elle les a portés de longs mois, ses enfants. La douleur, parfois, peut faire déraisonner ; je trouve injuste de l'accabler pour les propos que l'acuité de sa souffrance lui a fait prononcer. Écoutons ce que dit Anne, la future mère du prophète Samuel, lorsqu'elle répond au sacrificateur Éli, qui la rudoie.

Je cite : « *Ne prends pas ta servante pour une femme légère, car c'est le trop-plein de ma douleur et de mon chagrin qui m'a fait parler jusqu'à présent.* » 1 Sam. 1/16
Job, lui, en est conscient. Voici de quelle manière il répond à sa femme : je cite : « *Tu parles comme une femme privée de bon sens. Si nous acceptons de Dieu le bonheur, pourquoi refuserions-nous de lui le malheur ?* »

Bien-aimés, je le redis : il n'existe pas d'instrument tel un thermomètre, un baromètre ou autre appareil pour mesurer l'acuité de la souffrance. Certains ont réagi en hurlant de douleur et en criant, je cite : « *Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir à subir cela ?* » Pour ce qui nous concerne, impossible de dire comment nous aurions réagi, si nous avons été affligés de la sorte. Tant que l'on ne vit pas ces souffrances, nous ne connaissons pas notre réaction. Reconnaissons simplement le réel besoin de consolation de ceux qui sont ainsi atteints. Et, **que dire à ceux qui sont ainsi affligés** ? Quand on n'a pas de mots, quand l'ampleur de la douleur nous laisse sans voix, ne disons rien ; soyons simplement présents, et pleurons avec ceux qui pleurent. C'est ce que trois amis de Job ont cherché à faire. Voici ce que l'Écriture nous dit les concernant : je cite : « *Trois amis de Job apprirent les malheurs qui lui étaient arrivés. Ils vinrent de chez eux et se mirent d'accord pour lui manifester leur sympathie et le reconforter. En le regardant de loin, ils le trouvèrent méconnaissable. Alors ils éclatèrent en sanglots ; ils déchirèrent leur manteau et se répandirent de la poussière sur la tête. Puis ils restèrent assis à terre avec Job pendant sept jours et sept nuits, sans rien lui dire, tant sa souffrance leur apparaissait grande* ». Ils sont restés sept jours sans mot dire, sans dire un mot. J'ai constaté, à maintes reprises, que notre présence fait du bien, sans rien dire ; simplement en écoutant. Les affligés ont beaucoup parlé, exprimé leur douleur, en un mot - - pardonnez l'expression - - ont vidé leur sac. Et par la suite de déclarer : je cite : « *votre visite m'a fait beaucoup de bien !* » Sans parole, une simple présence. Les amis de Job ont fini par rompre le silence. Et ont voulu expliquer **l'inexplicable**. Un proverbe de Salomon affirme ceci : je cite : « *Qui parle trop cause forcément du tort. Il est plus prudent de savoir tenir sa langue.* » Pr. 10/19 BFC.

Par leurs paroles, les amis de Job n'ont fait qu'aggraver sa souffrance. De sorte, qu'exaspéré, il les qualifia de : « *piètres consolateurs* » ! Certaines versions disent : je cite : « *Consolateurs fâcheux, pénibles ou désolants.* » Job 16/2 et Job poursuit avec ces mots : je cite : « *Quand verra-t-on la fin de ces paroles creuses ?* » Dieu lui-même désapprouvera les propos tenus par les trois amis de Job. Par contre, c'est un regard bien différent que Dieu va porter sur les répliques de Job aux insinuations de ses amis. Car, en filigrane de leurs paroles, ils ont laissé sous-entendre que si un tel malheur a frappé Job, c'est bien parce qu'il a gravement péché, gravement offensé Dieu. Or, il n'en n'est rien. Tout au contraire. Une réplique de Job m'a interpellé ; je la cite : (9/32-33) « *Dieu n'est pas un homme comme moi, pour que je lui réponde, pour que nous allions ensemble en justice. Il n'y a pas entre nous de médiateur qui pose sa main sur nous deux* ». Pour poser la main sur Dieu, il faut être de nature divine.

Et pour poser la main sur l'homme il faut être de nature humaine. Bien-aimés, ce médiateur existe. Je lis 1 Tim. 2/5 : « *En effet, il y a un seul Dieu et il y a aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes: un homme, Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous* ».

Oui, Jésus est le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Le seul ayant la double nature. Dieu, à l'égal du Père, de toute éternité, et ne formant qu'Un avec lui ; il s'est volontairement abaissé au rang de simple homme, puis de serviteur et en mourant, abaissé au rang de malfaiteur. Je lis Phi. 2/5 BFC : « *Il possédait depuis toujours la condition divine, mais il n'a pas voulu demeurer de force l'égal de Dieu. Au contraire, il a de lui-même renoncé à tout ce qu'il avait et il a pris la condition de serviteur. Il est devenu homme parmi les hommes, il a été reconnu comme homme ; il a choisi de vivre dans l'humilité et s'est montré obéissant jusqu'à la mort, la mort sur une croix* ».

En citant la souffrance de Job, et la manière avec laquelle il a vécu d'une part les tragiques événements qui l'ont frappé, et d'autre part en contestant les paroles accablantes de ses pseudo-consolateurs, l'apôtre Jacques a écrit ceci : *Vous avez entendu parler de la longue patience de Job, et vous savez ce que le Seigneur lui a accordé à la fin. En effet, le Seigneur est plein de compassion et de bienveillance.* Jac. 5/11BFC Oui, bien-aimés, le Seigneur est plein de compassion et de bienveillance ; et il veut apporter à tous ceux qui souffrent une réelle consolation.

Nous en parlons... **Après cette page musicale**

Pour apaiser les plaies qui meurtrissent notre corps, nous avons recours à différents baumes qui désinfectent et calment la douleur. Le Seigneur dispose du baume qui guérit les cœurs brisés. Le parcours de Joseph, fils de Jacob, avant dernier né d'une fratrie de douze garçons, nous en donne un exemple. Jalosé pas ses frères, il se retrouve au fond d'une citerne, dans une profonde angoisse, car il n'a pour seule perspective que la mort. Il en réchappe grâce au remords de l'un de ses frères, mais est vendu pour servir d'esclave en Égypte. Là, injustement accusé par la femme de son maître, il se retrouve au fond d'une prison où il va moisir plusieurs années. Mais Dieu ne l'oublie pas et le place à la tête de l'Égypte, aux côtés de Pharaon. Et, voici, Joseph reçoit deux fils. Alors il nomme le premier-né Manassé car dit-il, je cite : « *Dieu m'a permis **d'oublier toutes mes souffrances et ma séparation d'avec les miens*** » Ge. 41/51 BFC Ainsi, chaque fois qu'il voit son fils Manassé, Joseph a devant lui le témoignage de la consolation que le Seigneur lui a accordée. Un vrai baume sur son cœur. Quand il dit : « Dieu m'a permis d'oublier », cela ne signifie pas que les injustices et les souffrances occasionnées ont été effacées de sa mémoire, NON, cela signifie que son âme est apaisée. Quand ses frères viennent en Égypte, il les reconnaît. Et, lors des retrouvailles, il leur dit, je cite : « *C'est moi Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Égypte.* »

Ne vous tourmentez pas et ne vous faites pas de reproches pour m'avoir vendu ainsi. C'est Dieu qui m'a envoyé ici à l'avance, pour que je puisse vous sauver la vie ».

Bien-aimés, le Seigneur et sa Parole sont pour nous la source de toute consolation. Une consolation qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer ! Et qui nous rend capables à notre tour, de consoler efficacement, dans la limite de ce qui est humain. C'est ce que l'apôtre Paul écrit dans sa 2^{ème} lettre aux Corinthiens : je cite : « *Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ; **il nous console** dans toutes nos détresses, **pour nous rendre capables de consoler** tous ceux qui sont en détresse, par la consolation que nous-mêmes recevons de Dieu ».* 2 Cor. 1/3-4 TOB

Oui, quand on a souffert soi-même, quand on est passé par le creuset de l'épreuve, on peut mieux comprendre les autres. C'est ce texte de l'Écriture que le pasteur Moïse **Lormier**, m'avait écrit, en l'an 2004, lors du décès de mon épouse, âgée de 52 ans, pour me témoigner de son affection. Et il savait de quoi il parlait, puisque lui-même, bien des années auparavant, avait perdu son épouse, âgée de 36 ans, laissant plusieurs enfants, certains en bas-âge. Oui, quand on a souffert, quand on y est passé, on sait de quoi on parle et on comprend la peine des autres. Jésus a, pendant un temps, partagé notre condition humaine. Il nous comprend parfaitement. Il a subi la haine des religieux dont il dénonçait l'hypocrisie ; il a connu l'ingratitude de foules auxquelles il a apporté un secours ; il a vécu la trahison et l'abandon de ses disciples les plus proches. Et en mourant sur la croix, précisons-le, en faisant don de sa vie, il a subi, plus encore que les souffrances physiques de la crucifixion, et les souffrances morales que pouvaient provoquer les moqueries et les insultes de ses détracteurs, il a, je le répète, subi volontairement, une souffrance spirituelle dont nous mesurons mal l'intensité. Mais nous pouvons en comprendre la portée. Peu de temps avant d'expirer, Jésus crie d'une voix forte : je cite : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Mat. 27/46. Cette rupture est la souffrance la plus grave que le Christ a éprouvée. La communion qui existe de toute éternité, avec le Père, et qui a permis à Jésus de dire : « *Moi et le Père nous sommes UN* », alors qu'il est dans sa vie terrestre, dans une chair semblable à la nôtre, **cette communion est rompue**. Pourquoi ? Parce qu'à cet instant précis, Jésus prend sur lui nos péchés pour en faire l'expiation. Christ est identifié au péché. Le Père détourne son regard. Comme le souligne le prophète Ésaïe : « le châtiment qui nous donne la paix tombe sur lui. Cela pour qu'aujourd'hui, bien-aimé, si ce n'est déjà fait, tu puisses être réconcilié avec Dieu. En faisant appel au nom du Seigneur Jésus, tu seras sauvé.

Nous écoutons une nouvelle page musicale.

Juste deux mots à propos de ceux que Job a qualifiés de « piêtres consolateurs, ou consolateurs fâcheux », selon les versions.

Comme quelqu'un l'expliquait d'une manière imagée, je cite: «Quand tu es entrain de te débattre, parce que les vagues te submergent et que tu n'arrives pas à surnager, ils arrivent et t'enfoncent la tête sous l'eau ».

Les paroles du consolateur fâcheux, accablent. Il en existe encore aujourd'hui. J'en ai rencontré. Ils disent, je cite : « Ce n'est pas chrétien de pleurer. » Pourtant, Jésus a pleuré. Jésus a pleuré devant le tombeau de son ami Lazare, tout en sachant qu'il va le rendre à la vie. Pleurer n'est pas un signe de faiblesse. C'est l'expression d'une émotion, d'un sentiment. Les larmes de Jésus ont suscité le commentaire suivant : « *Voyez comme il l'aimait* ». C'est tout à fait naturel de pleurer. Et bienfaisant. Car les larmes permettent d'extérioriser une émotion, une souffrance. Comme cela a déjà été dit : je cite : « *Pleurer permet de libérer deux types d'hormones, qui fonctionnent comme des anesthésiants naturels, et qui ont le pouvoir de soulager la douleur. Quant aux larmes, elles nous aident à éliminer les toxines qui s'accumulent dans notre organisme à cause du stress.* »

Autre méfait provoqué par les paroles des consolateurs fâcheux : entretenir dans l'illusion. Cela a déjà eu lieu du temps du prophète Ézéchiél. Par leurs paroles ils créent une fausse sécurité, une illusion trompeuse. Je lis Ez. 13/10 BS21: « *Ils*

égarent mon peuple en affirmant que tout va bien, alors que rien ne va. Mon peuple construit un muret et eux, ils le couvrent de plâtre. Annonce à ceux qui le couvrent de plâtre qu'il s'écroulera quand une pluie torrentielle surviendra. »

La Parole de Dieu fait du bien, parce qu'elle nous dit la vérité ; parce qu'elle est la vérité. Quand elle dénonce notre péché, c'est pour nous amener au salut et à la vie éternelle. Dieu voulant, le jeudi 16 novembre à 10h00, en direct, sur l'antenne de FMévangile66, j'aborderai le sujet du salut, sous forme d'étude biblique. Le titre de l'émission sera : « À propos du salut ». Le jeudi 16 novembre à 10h00.

Tout ce que nous trouvons dans l'Écriture a été écrit dans le passé pour nous instruire, afin que, grâce à la patience et à la consolation qu'elle nous apporte, nous possédions l'espérance. (Rom. 15/4).

Avec l'automne et son cortège de feuilles mortes arrive ces jours qui remplissent les cimetières. En particulier le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, ou le 2 novembre, jour des défunts. Temps particulier consacré au recueillement et au souvenir, qui parfois, ravive les souffrances occasionnées au moment du deuil.

Le temps du deuil, la perte d'un ou plusieurs êtres chers, est un temps de larmes et de douleurs. Rappelons-nous que Jésus a pleuré, devant le tombeau de son ami Lazare, le frère de Marthe et Marie. La mort est un ennemi ; un jour elle sera anéantie. Elle n'est pas une fin en soi, mais un passage de la condition temporelle à celle de l'éternité. 2 Cor. 5/8 : « *nous sommes pleins de confiance, et nous aimons mieux quitter ce corps ET demeurer auprès du Seigneur.* »

Et cela se produira lors de la résurrection. Voici ce que l'apôtre écrit aux chrétiens de Thessalonique : je cite chap. 4 : « *Frères, nous désirons que vous connaissiez la vérité au sujet de ceux qui sont morts, afin que vous ne soyez pas tristes comme les autres, ceux qui n'ont pas d'espérance* ». Et il terminera son enseignement par ces mots : « **Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles** ». Quelles sont ces paroles ? Je lis 1 Thess. 4/15-17 : « *Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur : nous les vivants, restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont morts. Car le Seigneur lui-même, ... descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants, ... nous serons **tous ensemble** enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.* »

Dans sa première lettre aux Corinthiens, au chapitre 15, Paul, rappelle la résurrection de Christ et la garantie de notre espérance, notre propre résurrection ou : v. 50 – 54 « *... nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette... et les mort ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel, revête l'immortalité.* »

Ainsi, pour ceux qui meurent, le corps passe par un retour à la poussière, tandis que ceux qui seront vivants lors de l'enlèvement de l'Église recevront instantanément le corps glorifié, semblable à celui de Jésus ressuscité ! (Philippiens 3/20-21).

Lorsque nous dormons, nous perdons la notion de temps. Et c'est au réveil, grâce, soit à la pendule ou à la lumière du jour, que nous pouvons évaluer le temps écoulé. Pendant que nous sommes «**dans la vie actuelle**», nous nous réveillons dans ce corps de chair que nous habitons, avec l'usure du poids des ans. Si nous devons passer par la mort, alors nous nous réveillerons avec le corps glorifié, susmentionné. Dans l'instant qui suit ! Quelle que soit la durée entre notre décès et la résurrection. Comme le précise 2 Cor. 5/8 : « *...quitter ce corps ET demeurer auprès du Seigneur.* »

La belle au bois dormant, dans le conte de Charles Perrault, s'est endormie, comme l'on sait ; et cent ans se sont écoulés avant que le baiser du prince ne vienne la réveiller. Lorsqu'un homme rend son dernier souffle, quand il s'endort du « sommeil éternel », il entre dans l'éternité et la notion de temps est tout autre.

Les chrétiens ont une espérance vivante. Paul écrit aux Philippiens 1/21- 24 : « *Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Mais s'il est utile pour mon œuvre que je vive dans la chair, je ne saurais dire ce que je dois préférer...*».

Cela traduit une grande sérénité face à la mort; cependant il n'y a pas ici une quelconque incitation au suicide, c'est-à-dire, une tentation «d'avancer le temps du départ».

Cette espérance vivante explique pourquoi, à travers les siècles, les disciples de Jésus n'ont jamais été dans l'abattement lors de persécutions qu'ils ont subies, ou qu'ils subissent encore dans certains pays.

Les larmes sont légitimes. Nous pleurons quand nous sommes dans l'affliction ; et nous pleurons aussi avec ceux qui ont besoin de consolation, en compatissant et nous tenant à leur côté. Bien-aimés, combien douces seront les retrouvailles lors du divin rendez-vous ! Bien-aimés, que le Seigneur mette sur votre cœur son baume consolateur; qu'il remplisse votre cœur de sa paix ! En un mot : que le Seigneur vous bénisse !

Oh! La paix que Jésus donne, je ne la connaissais pas. Tout sur mon chemin rayonne Depuis qu'Il conduit mes pas.

Un chrétien je croyais être Mais j'ignorais le bonheur Que Jésus mon divin maître, Vient apporter dans mon cœur.

Sa puissance souveraine Maintenant règne sur moi ; Du péché brise la chaîne, Me rend vainqueur par la foi.

Et tranquillement j'avance, M'appuyant sur mon Sauveur. Son adorable présence Me donne me le vrai bonheur. Amen !